



# LE RÉFUSÉ

PARIS

Rédacteur en chef  
**JULES LERMINA**  
BUREAUX  
17, Rue Vivienne

LYON

Directeur  
**JULES FRANTZ**  
BUREAUX  
32, rue de l'Arbre-Sec

ABONNEMENTS : 3 mois, 2 fr. ; — 6 mois, 3 fr. 50 ; — Un an, 6 fr.

BUREAUX DE VENTE A LYON : Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS : Chez MADRE, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

## PARIS

Il est nombre d'instant, dans la carrière du journalisme littéraire, où l'écrivain se trouve dans le plus cruel embarras. Ainsi en serait-il, si l'on s'en tenait à la lettre même de la loi, en cette triste semaine qui vient de s'écouler. De littérature, point ne fut question. Pas un livre, pas une pièce à effet, pas une célébrité à se mettre sous la dent, d'autant que la division du travail, principe économique appliqué sans discussion, bien entendu, au journalisme, s'oppose à ce que je vous dise même un mot de Frédéric Lemaître; cette tâche est dévolue à notre collaborateur Spoll, qui vous rendra compte plus loin du succès nouveau remporté par le grand artiste. J'ai pourtant grande envie de vous en parler, et, ma foi, advenne que pourra, Spoll m'enverra ses témoins, mais il me semble que j'ai bien le droit de vous donner des détails tout personnels.

Il y a environ six mois, je me trouvais en relation avec l'artiste que je viens de nommer. Le secret n'ayant été imposé, je ne puis le trahir. Qu'il vous suffise de savoir que je portais à Frédéric des propositions qu'il ne refusa point, mais dont il ajourna l'acceptation. Notre première entrevue eut lieu chez notre ami Carjat, le photographe des artistes, et l'artiste des photographes. Frédéric, je le remarquai tout d'abord, ne sacrifia pas aux modes du jour. Ses vêtements ont conservé une coupe quelque peu surannée. Il porte la cravate haute et épaisse, le col à pointes molles. Artiste dans ses moindres mouvements et sans y prendre garde, Frédéric marche, s'assied, se lève, remue avec une ampleur et une douceur de mouvements, dont ceux qui l'ont vu à la scène, se peuvent seuls faire une idée. Dès que l'on cause avec cet homme, on sent qu'on est en face d'une nature éminemment intelligente. Pour Frédéric évidemment, tout se rapporte à son art, et quand il vous regarde, il cherche à reconnaître si dans un pli de votre front, dans un clignement de vos yeux, il ne découvrira pas quelque signe pouvant être reproduit dans tel ou tel mouvement de passion scénique. Notre conversation avait trait à des souvenirs antérieurs à mon époque. C'était pour Frédéric une occasion de reconstituer en quelques minutes, quelques scènes de ce passé dont chaque année s'était soldée, pour lui, par un crédit de gloire et de succès. Il le fit sobrièvement, sans emphase, donnant avant tout une large place aux personnalités plus ou moins importantes qu'il avait rencontrées sur sa route, nommant, avec une inflexion respectueuse, les grands noms d'Hugo, de Balzac.

Je me souviens qu'il me parla de cette malheureuse reprise des *Saltimbanques*, qui eut lieu, il y a quelques années, au Palais-Royal. Particularité remarquable chez cet artiste, qui tant de fois a été traité d'orgueilleux, Frédéric ne cherche pas une minute à pallier son insuccès. Odry, répétait-il, a composé le rôle de Bilboquet, d'une façon merveilleuse, avec sa nature propre, en rapport avec les aptitudes comiques du théâtre d'alors. Pour un artiste d'aujourd'hui, il fallait recomposer en quelque sorte la personnalité de Bilboquet, il fallait marcher de pair avec la tendance moderne, qui demande l'exaspération du burlesque. Frédéric voulut régénérer Bilboquet; il exigea qu'on lui laissât sa pleine liberté, et de cette liberté il voulut d'abord user en adaptant au personnage des *Saltimbanques* le costume légendaire de Robert Macaire. Il n'en faut pas douter, il y avait là les éléments d'un énorme succès. Bilboquet - Robert Macaire eût fait courir tout Paris. Mais le directeur du Palais-Royal avait compté sans la censure. Cette intelligente censure, qui, d'un trait de plume vient de rayer la déesse de la Raison des annales de la Révolution française. Au dernier moment il fallut renoncer, de par la volonté administrative, à tout ce qui rendait logique la tentative de Frédéric. L'artiste dut se résigner à rester de force dans la peau d'un autre, et l'insuccès s'ensuivit. Robert Macaire est frappé d'ostracisme, et c'est ainsi que l'esprit craintif de nos censeurs arrête dans son essor toute manifestation artistique.

Je vis encore Frédéric chez lui, dans son appartement de la rue de Vendôme. Adossé à sa cheminée, vêtu d'une robe de chambre dans laquelle il se drapait insolemment en quelque sorte, Frédéric s'était adossé à la cheminée, et là, levant la tête, le geste facile et libre, il me parla des artistes du jour, plein d'indulgence, signalant les tentatives honorables et les talents qui s'élevaient....

Mais c'est assez chasser sur les terres des autres; je reviens à ce qui concerne plus particulièrement mon état. Et ici encore, je ne puis me défendre d'une certaine inquiétude, car la question que je vais traiter pourrait bien, rentrant dans les inhumations, toucher à l'économie sociale. Enfin, risquons tout. Un penseur, que je vous nommerai tout à l'heure, propose une innovation qui, si je ne m'abuse, fera tout simplement la gloire de 1868.

Je demande à grands cris, s'écrie le philosophe, qu'il se forme soudain, à l'instar des sociétés protectrices des chevaux

livrés à la consommation, des sociétés protectrices des hommes qui seront sacrifiés à la faim des malheureux, non pas forcément, comme les pauvres bêtes, mais bien d'après leur consentement libre et dévoué!

Avez-vous bien compris? Le monsieur en question se chargera de tout expliquer.

Je suis fier d'être Français et d'inventer une œuvre qui est le couronnement de tous les grands progrès. Il serait honteux pour la France et pour le monde si tous les poètes (1), les journalistes (2), les grands écrivains (3) et tous les nobles cœurs (4) ne célébraient pas mon entreprise. Je promets une éternelle gloire à tous ceux qui chanteront la philanthropologie, qui doit être approuvée par tous les partis et par toutes les croyances....

La philanthropologie, le grand mot est lancé :

Je supplie tous les pouvoirs civils et religieux de faire, sans retard, des lois qui permettent la philanthropologie et qui l'encouragent par une *mot atterrante* au moyen d'une *gaillotine honorable*, par des promesses de statues, de panthéons et par l'espoir des récompenses éternelles.

J'ai la profonde conviction que la garantie, la juste certitude des récompenses humaines et célestes ferait surgir partout les *soldats de la faim*, qui, pour arrêter la famine prête à dévorer le monde, pour sauver la vie à des millions de malheureux enfants, vieillards, pères et mères agonisants, se livreraient librement et saintement à la mort, qui alors ne serait pas un suicide criminel, lâche et damnable, mais bien le sacrifice le plus louable, le plus héroïque et le plus digne de toutes les couronnes de la terre et des cieux! Les mortels qui s'immoleraient pour leurs semblables seraient de véritables *chrisis sauveurs de l'humanité*, ils seraient les glorieux imitateurs du Christ divin qui sa donne continuellement en nourriture aux hommes qu'il aime et qu'il remplit du plus céleste amour!

Et du reste, ce bon anthropophage nous juge pleins de charité pour nos frères.

Si les sacrifices de l'humanité étaient consacrés par la religion, il se présenterait par jour, rien qu'à Paris, plus de cinq cents personnes glorieuses d'être *philanthropophagées* ou mangées par des *philanthropophages*, qui les mangeraient avec le respect le plus profond et le plus religieux! On sacrifierait solennellement dans des temples appelés *sacrificariums*, après des cérémonies prescrites pour le salut de l'âme, et seulement les personnes qui ne seraient pas nécessaires au bien-être des familles et de la société. Les célibataires, les religieux des couvents, les poètes, les journalistes et autres personnes inutiles ou inutiles, pourraient facilement être immolés, si cela leur était agréable et glorieux. Les fous ne pouvant pas donner un consentement libre seraient exemptés de la *philanthropologie*. Pour mon propre compte, pensant fermement que je ne puis rien inventer de plus beau et de plus humanitaire que la *philanthropologie*, qui est peut-être le seul fait nouveau sous le soleil, et qui fait seule la sainte merveille, pensant que j'ai rempli ma mission, et que je ne serai plus qu'un triste harlequin pour le monde et pour moi-même, contemplant surtout la grandeur du sacrifice et voulant offrir un exemple suprême, je déclare être prêt à m'immoler à la faim de mes frères aimés.

Faut-il commenter? Non. Il y a là les éléments d'un nouvel amendement à la loi sur la presse, que je recommande à l'attention de nos commentateurs. — Manger tous les journalistes indistinctement, ce serait peut-être risquer bien des indigestions. Mais ceux qui commentent des contraventions ou des délits sont plus légers... pour l'estomac.

L'initiateur de la *philanthropologie* s'appelle... M. Gagne. Il faut bien rire un peu.

Jules LERMINA.

## LYON

### Un Conseil.

Depuis quelques jours une polémique s'est engagée entre le *Progrès*, journal démocrate, d'une part, et le *Courrier de Lyon*, journal rétrograde, d'autre part, au sujet d'une certaine adresse que les dames sans-culottes de Lyon auraient adressée au général Garibaldi, le glorieux vaincu de Mentana. Il paraîtrait, si j'ai bien compris, que quelques autres dames bien pensantes et zélées admiratrices des vertus de Notre Saint-Père auraient trouvé la démarche de leur compatriote un peu bien osée, et se seraient permis, dans un moment d'exaltation chrétienne, d'écrire envers et contre les dites dames sans-culottes une épître dans le style poissard, digne de figurer dans les œuvres du doux Veullot. De là, grande colère du *Progrès*, riposte du *Courrier*, intervention de l'Union de Paris, gros mot, cris, rage, grincements de dents, charivari! Il me semble d'abord que l'Union aurait aussi bien fait de rester chez elle et de laisser les deux adversaires laver leur linge sale en famille. — Mais un journal pieux ne résiste guère à la tentation d'écrire des injures — circonstance atténuante. — Quant à nous qui n'avons pas une piété assez forte pour nous porter à ces extrémités-là, Dieu merci! nous nous contentons de rester simple spectateur de ce pugilat et de compter les coups. Seulement,

(1) ! (2) !! (3) !!! (4) !!!!

nous voudrions vous faire part de quelques réflexions qui nous ont été suggérées par cet intéressant débat.

1° Il est incontestablement certain que les dames sans-culottes avaient le droit d'adresser au général Garibaldi une adresse ou une déclaration d'amour, sans que les dames patronnesses dont s'agit vissent y fourrer leur nez ou leur langue, et à plus forte raison leur infliger un blâme public dans le style que vous savez.

2° Toutes les opinions sont libres.

3° Excepté celles qui sont prohibées...

Cela bien entendu, si j'étais dame patronnesses, savez-vous ce que je ferais?

Non.

Eh! bien, j'enverrais quelque chose au général de Faily.

Un sabre d'honneur?

Du tout, madame, un goupillon!

Et c'est le *Progrès* qui ne serait pas content!

VICTOR CHAUVET.

La trop grande abondance des matières nous oblige à renvoyer les articles de nos collaborateurs E. FAURE, PELPEL, CHAUVET et JULES FRANTZ.

## CECI ET CELA

Le soleil est revenu à Paris depuis quelque temps. C'est radieux. On se sent vivre et pour un peu on se croirait heureux. Louis XIV, qui fut un majestueux imberbe, a eu la malencontreuse idée de se comparer à cet astre vivifiant, lui qui tuait tout autour de lui. Cependant, ce n'est pas tout à fait la même chose, et il y a bien quelque différence entre le soleil et un roi. L'un apporte et l'autre emporte. L'un est lui-même et fait tout vivre; l'autre ne vit qu'à la condition qu'il lui sera donné des existences dont il composera la sienne. Il n'y a entre eux qu'une seule similitude, c'est que le soleil est parfois obscurci par des nuages, de même que les rayons royaux doivent, pour arriver jusqu'à nous, traverser une épaisse couche de courtisans, et si les nuages sont, d'ailleurs, bons à quelque chose, les courtisans ne le sont guère, au contraire. Les nuages s'écartent; les courtisans ne s'écartent jamais et leur cohorte dorée présente un front de bandière formidable. Quand ils s'éloignent, leur roi s'éloigne aussi, et ses rayons s'éteignent. La comparaison de Louis XIV au soleil n'a jamais satisfait que lui-même. Elle est d'autant plus fautive que nous ne pourrions nous passer de soleil, tandis qu'à la rigueur nous pourrions bien nous passer de rois.

Le pape a une armée de 25,000 hommes, et chaque jour il monte son arsenal de quelque engin nouveau: canon, chassepot ou zouave. Le bon Dieu a chargé le pape de faire observer les canons de l'Eglise. Il n'y manque pas, pas assez. Comme je suis excommunié, je ne me généralise pas pour dire que je trouve notre Saint-Père le serviteur des serviteurs, ce Dieu bien belliqueux pour son état. Pape veut dire père et non capitaine. Mgr. Dupanloup suit, du reste, les traces du chef de l'Eglise. On l'appelle un fougueux prélat. Si j'étais prélat, Dieu m'en préserve, je préférerais être appelé bon, charitable, doux, simple, et l'épithète de fougueux me semblerait une injure ou une plaisanterie. Mgr. Dupanloup vient d'envoyer — fougueusement — 100,000 fr. au pape. C'est le fruit des collectes faites dans son diocèse pour le denier de St-Pierre. Quel bon pays que ce pays-là! Il n'y a pas de pauvres, puisque celui qui doit y diriger la charité (j'avais écrit qui devrait) envoie ailleurs son argent, et ce, pendant l'hiver, au moment où les foyers sont froids et les huches vides.

Deux demoiselles du Casino Cadet viennent d'être condamnées à deux mois de prison, pour avoir volé un collier à une de leurs amies. Cette dernière avait reçu ce collier d'un monsieur... qui ne l'avait pas volé! Ces demoiselles portent de beaux noms. L'une s'appelle Caroline de Corat et l'autre Inès de Castro. Elles ont déclaré ne savoir signer et ont fait une croix au procès-verbal. Il faut aux magistrats une bonne dose d'indépendance pour oser s'attaquer à ces cocottes-là. Ajoutons que ces dames ne portaient leurs grands noms que dans la vie ordinaire, dans la menuiserie, chez elles, au Casino, au restaurant. Mais lorsqu'elles avaient à se mêler à l'administration, lorsqu'on les foutrait au violon, soules ou impudiques, elles portaient pour ce contact avec les petites gens, la première le nom de Bergeron, et la seconde celui de Gamahut, qu'elles tenaient de leurs parents. Je trouve ce dernier assez réussi. C'est comme une enseigne.

Edmond MAGNAC.

## CAUSERIE PARISIENNE

Depuis que la manie du ruban est passée à l'état héréditaire, les ordres étrangers pleuvent avec acharnement sur toutes les boutonnières françaises. — Je sais un rédacteur en chef qui, depuis six mois, adresse son journal *gratis* à tous les premiers ministres. Il a déjà reçu une décoration du Sultan, je ne sais pas au juste laquelle. Il espère recevoir sous peu un ordre de première classe de la principauté de Monaco, et un diplomate lui a affirmé très-sérieusement qu'à la prochaine fournée il serait nommé citoyen de la république d'Andorre. Et allez donc!

Il est vrai — ici je répète ce que plusieurs journaux ont avancé — il est vrai, dis-je, que M. de Charette, lieutenant-colonel dans les zouaves pontificaux, a refusé la croix de la Légion d'honneur qui lui a été offerte par l'Empereur Napoléon.

En revanche, M. Le Play, sénateur, a accepté l'ordre de l'Aigle-Rouge qui lui a été offert par M. Bismarck, et M. Peyrat, rédacteur en chef de l'*Avenir national*, a accepté l'ordre... de se constituer prisonnier, qui lui a été offert par le préfet de police.

Dans la revue de la Porte-Saint-Martin, Mlle Silly chante, sur un motif de la *Grande Duchesse*, une ronde dont le refrain est celui-ci :

Voici la blague,  
La blague de mon père!

Elle singe désagréablement Mlle Schneider, et la claque applaudit. Quelquefois même des originaux la prient de *bisser*. Alors Mlle Silly s'approche de la rampe et lance au public cette insulte : Allons donc, je suis la femme des premières!

Ce qui veut dire : Public, mon ami, tu ne vaux pas la peine que je recommence pour toi! — Ah! si l'on n'avait pas peur d'être étranglé.

Une chose me paraît à craindre là-dedans. Comme Mlle Silly fait cette réponse presque tous les soirs, on finira par croire que : « Je suis la femme des premières » est dans le rôle de la cabotine, et on l'imprimera dans la pièce.

De sorte que dans cent ans nos petits-neveux diront : Nos ancêtres louaient des places fort cher pour entendre des actrices fort insolentes se dire sur la scène des choses fort agréables.

Il paraît que M. Rouher reçut l'autre jour la visite d'un député de la majorité qui lui dit : Excellence, je suis l'un des sept.

M. Rouher répondit simplement : *Non decet!*

Emile LAMBRY.

## REVUE DES JOURNAUX

On lit dans le *Figaro* :

M. le marquis de Caux assistait avant-hier soir, au Havre, à la représentation donnée par Adeline Patti. Il était placé aux fauteuils d'orchestre. Cette représentation a produit une somme de 10,135 fr.

Le sort en est jeté, *alea jacta est*. Voici M. le marquis de Caux passé à l'état de phénomène et de curiosité! Il me semble que j'entends d'ici le burlesque du théâtre du Havre, se mettre devant la porte et crier à la foule :

— Entrez, messieurs, mesdames, prenez vos billets, c'est l'instant, c'est le moment! vous entendrez la diva Adeline Patti, cette prodigieuse cantatrice qui gagne des mille et des cent au Théâtre-Italien de Paris, entrez et vous verrez le célèbre marquis de Caux, celui-là même qui a dû épouser

l'illustre fiancée de l'art, il sera placé bien en vue, au troisième rang de l'orchestre ! Prenez vos billets ! Entrez ! Entrez !  
Voici ce que semblait dire clairement les quatre lignes du Figaro.  
C'est égal, si j'étais M. le marquis de Caux, je ne serais pas content de cet entrefilet.

Ne quittons pas encore Mlle Adelina Patti. Il n'est question en ce moment que de la charité de cette charmante personne.  
A un artiste dans la gêne qui la pria de vouloir bien chanter dix minutes à son bénéfice, elle a répondu par une aumône humiliante de cinquante sous ! C'est M. Alexandre Dumas — un homme qui n'a jamais refusé un service, celui-là — qui nous l'apprend dans le *Dartagnan*.  
Si c'est là ce que l'on appelle la bonne confraternité artistique, il faut avouer que le mot est bien gros et que la chose est bien petite.  
Quand il suffit cependant de chanter une fois — avec M. le marquis de Caux aux fauteuils d'orchestre — pour faire une recette de 10,135 francs il serait bien facile de ne pas humilier un brave artiste dans le besoin et de lui prêter quelques-unes de ces notes perlées qui rapportent tant d'argent.

On a fait un bruit de tous les diables, dans ces derniers temps, contre le projet d'enseignement en faveur des femmes. Les nombreux adversaires de ce projet ont crié par dessus les toits que l'instruction n'était bonne qu'à pervertir ce sexe charmant qu'a chanté Legouvé. Monseigneur Dupanloup, tout le premier, n'a pas eu assez de sarcasmes, à son gré, à jeter à la tête de M. Duruy.

Or, voici ce qui vient de se passer :  
Une bergère des environs de Pontoise, jeune fille absolument illettrée, s'est amusée, en manière de passe-temps, à faire avaler des épingle à un enfant de cinq ans.  
Une simple question à Monseigneur d'Orléans : Si la bergère de Pontoise, qui ne sait pas même lire, a fait avaler des épingle à un enfant et si l'instruction n'est bonne qu'à pervertir les femmes, que serait-il arrivé si cette bergère eût été seulement de seconde force en géographie élémentaire ? Elle aurait donc fait avaler des sabres au pauvre petit ?  
Dame ! on ne sait pas.

Empruntons le mot de la fin à M. Emile Blondet, de l'*Eclipse* :

On sait à la suite de quelles circonstances Alexandre Dumas quitta Naples, il y a quelques années.  
L'illustre écrivain avait émis dans le journal qu'il publiait en cette ville une opinion passablement cavalière à l'endroit de la nationalité italienne...  
Le journal paraissait à huit heures du matin...  
A dix, Dumas avait reçu trente provocations...  
A midi, trente autres...  
A une heure, il réunit les cent-vingt témoins de ces soixante adversaires :  
— Messieurs, leur dit-il, je pars ce soir. Je n'ai donc pas le temps de me battre en particulier avec chacune des personnes que vous représentez. Cependant comme je tiens essentiellement à leur donner satisfaction, voici ce que j'ai décidé : ayant le choix des armes, j'en prends le pistolet ; mes adversaires formeront un groupe ; nous ferons feu à un signal, ils tireront tous ensemble sur moi, et je tirerai dans le tas.

C'est bien là du Dumas ressemblant.

Marius GÉRARD.

## SILHOUETTES MUSICALES

Nos Chefs d'Orphéons  
(N° 6).

### ALLIOD

Directeur du CERCLE CHORAL DE SAINT-NIZIER.

#### AU PHYSIQUE :

Ni gras, ni maigre. — Ni long, ni court. — Front ordinaire. — Yeux ordinaires. — Nez ordinaire. — Bouche extra-ordinaire. — Poils rouge-brûlé. — 44 dents dont 43 gâtées. — En somme, l'air assez b... on.

#### AU MORAL :

Alliod est au moral ce qu'il est au physique, ni chaud ni froid. — Ni qualité, ni défaut. — Aimé les petits ennemis, les petites joies et les petits sermons. — Espère au niveau de la taille, c'est-à-dire assez médiocre. N'a jamais fait de mal à personne, mais n'a jamais fait de bien. — A des mœurs et du monde.

#### EN MUSIQUE :

Alliod est en musique ce qu'il est au moral et au physique. — Fait de la musique comme un autre ferait des enfants. — Possède un malheureux violon qu'il râcle avec labeur, les jours d'exercice. — A trop de bonne volonté et pas assez d'énergie pour conduire. — A remporté un nombre de *vestes* assez grand pour habiller un régiment de zouaves pontificaux.

#### RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

Ni amis, ni ennemis. — Abuse de ce qu'il a résolu un des premiers la *question romaine* pour se croire obligé à moucher toutes les chandelles qui lui viennent de Rome. — Affecte de lire le *Courrier* et n'ose avouer qu'il lui arrive parfois de jeter un regard furtif sur le *Progrès*. De crainte de se compromettre, fait acheter le *Refuse* par le mari de la cousine du caporal

de sa cuisinière. Attend la présente silhouette avec une impatience de bon ton.  
De temps à autre il lui arrive de semer le désaccord dans sa société... les jours d'exécution capitale.  
Destiné à couler des jours et des nuits tranquilles et mourra entouré d'une bienveillante indifférence.

(A d'autres).

L'ACCEPTÉ.

## LE CODE DU CÉRÉMONIAL

A LYON

Je connais dans Lyon quelques centaines de bons jeunes gens, qui désirent faire leur chemin le plus promptement et le plus dignement possible.

Comme ce sont des hommes appelés à remplir plus tard les postes les plus distingués et comme ils ont devant eux le plus bel avenir, nécessairement ils sont forcés de n'avoir pas de cœur. Leur esprit lui-même n'étant pas des plus déliés, je veux aujourd'hui leur donner quelques notions de savoir-vivre, qui leur seront certainement de la plus grande utilité.

Madame la comtesse de Bassanville, à la vérité, a fait un code du cérémonial, mais selon moi elle s'est beaucoup trop renfermée dans des généralités. Le cérémonial n'est pas la même à Lyon qu'à Paris ou qu'à Pékin. A Paris, où la civilisation est en retard, le talent est compté pour quelque chose, à Lyon les gens riches le regardent comme une chose qu'on achète, et ils gagnent des millions pensant devenir des hommes d'esprit et n'ayant en réalité d'autre droit que celui d'être des imbéciles.

Quoi qu'il en soit, voici quelques notions élémentaires.

#### Article premier. — Les saluts.

I. — Si vous rencontrez sur votre chemin un homme jadis riche, aujourd'hui ruiné, bien que vous l'avez iniquement connu, vous devez regarder de côté et faire semblant de ne le pas voir. Si vous vous trouvez nez à nez avec lui, contentez-vous de répondre à son coup de chapeau par un petit geste d'impatience. Il peut arriver que ce même homme soit misérable, que les siens aient faim et qu'il n'ait pas de quoi leur acheter du pain ; peut-être alors s'approchera-t-il de vous. Alors vous devez passer fièrement à côté de lui, le toiser du haut en bas et l'écraser d'un regard de mépris.

II. — Avec les gens d'une fortune et d'une position médiocre, ne pouvant pas plus vous servir que vous être nuisible, vous devez vous contenter de toucher le hout de votre chapeau et de passer rapidement. Si cependant vous croyez cet homme assez adroit pour gagner déshonorablement une honorable fortune, vous ne feriez pas mal d'ajouter à votre salut un léger sourire de protection.

III. — Quinze mille livres de rente, relations convenables : saluez hardiment, mais avec modération. Si le mari possède une femme légère ou des parents puissants, accentuez davantage le salut.

IV. — Les curés de paroisse, les gens qui ont vingt-cinq mille francs de rente, les dames qui passent pour faire des mariages, les intrigants, les médecins importants, les avocats plaidants, ont droit à un vrai salut, un salut complet. Vous vous découvrirez entièrement et vous inclinerez le chapeau vers la terre.

V. — Si vous vous trouvez en face de ces hommes puissants qui dirigent l'opinion de la ville, qui sont officiers de la Légion d'honneur, sans hésiter un instant vous devez vous vautrer à leurs pieds une dizaine de minutes et exécuter une multitude de positions toutes plus japonaises les unes que les autres.

Les dames se saluent selon l'importance ou la nullité de leurs maris.

J'engage vivement les jeunes ambitieux à se poster sur le pont Morand entre dix et onze heures du matin, ou entre cinq et six du soir pour étudier sur nature les divers saluts qui s'y échangent entre les hommes de bonne compagnie.

#### Article deuxième. — Relations.

I. — Vous ne devez voir que des gens riches ou en passe de l'être. Liez-vous étroitement avec les gens millionnaires ; voyez souvent les ménages où il y a vingt-cinq mille francs de rente ; fréquentez beaucoup les gens haut placés ; n'échangez que des relations passagères avec les fortunes médiocres. Vénérez les prêtres devant le monde, méprisez les artistes et tout ce qui vitant du cœur ne se soucie pas du ventre.

II. — Si l'un de vos amis dans une belle position vient tout à coup à se ruiner par l'effet d'un malheur subit, tombez sur lui le premier et n'attendez pas que le monde le blâme pour l'accabler des plus infamantes épithètes. Cessez toute relation avec les gens ruinés. Soyez réservé avec ceux qui ne réussissent pas.

III. — Si vous êtes invité soit à dîner, soit en soirée chez des gens riches, flattez toute la maison, caressez les enfants et les chiens. Si vous êtes contraint de voir des gens d'une condition au-dessous de la votre, soyez hautain. La familiarité n'est bonne qu'avec plus grand que soi.

IV. — Etant mondain vous devez être médisant. Une femme ne vous jugera jamais que par le mal que vous lui direz des autres femmes.

En un mot, soyez aussi dur pour le malheur que doux pour la réussite, aussi méprisant pour ce qui pleure et ce qui souffre que bas et vil pour ce qui se gonfle et se baultre.

Allez sans scrupule, jeunes amis, frappez les faibles, baisez les bottes des forts, huez les lamentables, prosternez-vous devant les riches. Ne craignez pas d'employer d'écloges assez pompeux, de panegyriques assez dégoutants pour louer la chance et souvent l'infamie. Ne trouvez jamais qu'une parole est trop méchante et trop dure pour rizer du malheur. Allez, et moyennant ce petit commerce, votre avenir est assuré, on sait que Lyon est une ville où est en honneur la charité chrétienne.

Georges PETIT.

## LES LIVRES

### PROPOS DE THOMAS VIRELOQUE

Il est assez difficile de louer les gens dans leur maison, et, quelle que soit la discrétion qu'on y apporte, on est toujours suspect d'un peu de complaisance.

Je désirais entretenir nos lecteurs du livre original que vient de publier notre ami Jules Lermine, lorsque cette réflexion m'a tout net arrêté en plein milieu de mon compte-rendu. Que faire alors ? Une simple mention ; mais, n'est-ce pas être aussi trop naïf et pousser trop loin la modestie ?

Il ne reste qu'un moyen, c'est de prendre pour juge le public, en lui soumettant un des chapitres des *Propos de Thomas Vireloque*. Le lecteur y trouvera son compte et aussi notre paresse.

#### La Peine de Mort

Une heure du matin. Boulevard des Italiens. Des lumières, du mouvement ; des voitures se croisent et des groupes s'accroissent.

GANDINS arrêtés devant la porte du restaurant Brébant :

Je suis Barbe-Bleue, ô gué,  
Jamais veuf ne fut plus gai !

(Des femmes passent, rôdant sur le trottoir qu'elles balayent de leurs jupes de moire non payées).

L'UNE D'ELLES. — Tiens, Gaston, ça va bien, mon petit. Soupe-t-on ce soir ?

Tu l'en ferais claquer...  
— Oh là, là ! à propos de claquer, tu sais... c'est demain matin.

— Quoi donc ?  
— Eh donc ! qu'on le raccourcit.  
— Colandard ?  
— Mais, oui.

— Eh ! les amis, ça va-t-il ? on soupe chez Brébant, on s'amuse, on pelote, on... et cætera, et puis après...  
— Van ! à la Roquette.

— Bravo ! pour une idée, voilà une vraie idée !  
— Et des voitures ?  
— On en trouvera, parbleu ! quand on guillotine le matin, les cochers le savent les premiers, et ils sont sûrs de charger.

(THOMAS VIRELOQUE, qui passe, entend ces derniers mots de la conversation. Il va s'appuyer à la porte de Brébant).

Gandins et filles ! misère et corde ! ça n'a pas de cœur, et ça aime que les autres n'aient plus de tête.

Barrière Montparnasse. A la porte de la Californie. Un groupe de vagabonds en haillons.

Hé ! la bas ! t'y viens ?  
— Ou ?  
— Au refroidissement, parbleu !  
— T'y vas donc, toi ?  
— Je t'épluche, que j'y vas.

Ah ben ! moi, ça me fait des froids, ça m'appelle Martin... Pauvre vieux ! Il me disait : « Un de ces jours, j'aurai... » dame alors, gare la veuve ! tu viendras me voir... j'y suis été. Il est crânement mort.

— Quel galbe ! Y n'rechignait pas ; c'était un bon, celui-là. Ça ne fait rien, quand le couteau a fait *floche*, ça m'a tapé dans le cœur.

— T'es qu'un gosse ! viens donc ! je paie une tournée à la Roquette.

— Eh ! je veux bien. C'était un bon, c' Colandard.  
— En voilà un qui moisissait pas dans le mastic !  
— Quel nerf ! Quand il a estourbi la vieille, a gueulait, mais ça y a été bien égal. J't'en fiche, y tapait dessus, en y disant : « Tu finiras d'gueuler comme ça ! » Et d'fait, elle a fini, l'entétée.

— Oui, mais p' être bien qu'y flanchera devant le poteau.

— Lui ! j' t'en f... ! un gas, va, je ne te dis que ça ! Y disait à la Roussotte : « Vois-tu, un homme, quand ça fait l' méchant, on te voit le prend par le cou, comme ça, et puis on tourne... Il fait des façons, mais y tombe. Alors tu lui donnes des talons de botte sur la tempe... et va-t-en voir s'y viennent ! S'il a du pognon on s'en fourre dans les poches et on joue du compas... Si on est pris, eh ben, après ! on va là-bas. Les amis sont là ! On leur z'y dit adieu, on embrasse le bon Dieu, et puis... bonsoir la compagnie !... » Lui, flancher ! j' mettrais ma tête à la place d' la sienne qu'y sautera le pas comme un vrai zig !

DANS LE GROUPE DES FEMMES. — Es-tu prête, Tasie ?  
— Eh ! une minute, donc ! faut que j'aille coucher l' môme.

— Assieds-toi d'sus !  
— Vas-tu pas te taire, l' pauvre innocent ; cinq minutes, quoi ! et je suis à vous. Nous arriverons toujours : on n' commencera pas sans nous !

— Est-ce qu' tu l' connais, toi, Colandard ?  
— Tiens, un peu ! Un beau mâle qui vous a des cuisses et un biceps ; cré dié, en y'la un qui ne rechignait ni d'vant une femme ni d'vant un verre de casseroirine. Quel bougre ! ça vous rossait une femme, mais ça l'aimait bien.

— J' veux le voir. Toi, tu fais toujours ton épate avec les hommes que t'as connus. J' parie que l'Enrhumé lui aurait f...lanqué une rude tatouille, à ton Colandard.

— De quoi, des tatouilles ! Ton Enrhumé n'est qu'une m...auviette ; il en mangerait dix comme ça. Sais-tu ça, toi, il a refroidi la vieille ; eh ben ! c'était parce que sa large avait besoin d'un rond d' vingt francs. Est-ce qu'y ferait ça pour une femme, ton Enrhumé ?

— Un peu que j' te dis.

GROUPE D'ENFANTS. — Hé, Zidor !  
— De quoi ?  
— Tu viens là-bas ?  
— Non, j'y vas rien ! j' veux rien voir sa gueule à c' Colandemuche ! Ça fait son crâne, tant que ça ne voit pas le couperet ; puis, arrivé là, ça tourne de l'œil. C'est pas moi qui canerais !

— Moi, j'ose pas ; c'est la première fois, c'est trop d'émoss... !

— D' l'émoss, n'en faut pas ! Qué qu' t'es donc, toi, un propre à rien ! Tais-toi donc ! Quand t'auras vu, qu' c'est une crème, un vrai miel ; qu'y a des gendarmes, et puis des valets de bourreau, et puis du sang, qu' ça pleut, quoi ! moins tu sauras ce que c'est, et si ça t'arrive... !

— Tais-toi donc, m'arriver !  
— Avec ça !... non. Mais voyez donc, monsieur, qui n'en est qu'à la *grinche*, et qu'ça n'ira pas au surin ! T'as donc pas de cœur ! Moi, à la dernière affaire d' la rue Tiquetonne, que j'y ai enfoncé mon couteau dans le gras des jambes, c' qui l'a fait tomber, on n'y a vu que du feu. J'aime ça, moi, la veuve ! ça vous apprend à vivre.

THOMAS VIRELOQUE. — Misère et corde ! Morale, morale, la peine de mort ! Effet sur les masses ! Exemple ! L'homme, ça va voir l'échafaud comme un débarcadère... pas de billet de retour, v'la tout !

La place de la Roquette. L'échafaud, deux grandes poutres peintes en rouge, un couperet, une planche, des courroies.

LE CHARPENTIER, donnant son dernier coup de marteau.

— Là, ça y est, et solide ! y s'ra là, comme chez lui.

La foule compacte entoure l'échafaud. Déjà quatre heures sont sonnées. Il arrive à chaque minute de nouveaux groupes. Des voitures élégantes, des victorias, des coupés s'arrêtent dans la rue de la Roquette, des hommes en descendant, les femmes montent sur les banquettes des voitures découvertes pour mieux voir l'ouvrage.

— Ah ! que c'est drôle ! ces bras en l'air ! On dirait Gustave quand il vous fait une déclaration.

— Est-ce qu'il y en a encore pour longtemps ?  
— Ah ! ne dis donc pas ça. Ça me fait mal rien que d'y songer, ce malheureux !...  
— Fallait pas qu'y aille !  
(Au pied de l'échafaud, Thomas Vireloque, au premier rang, appuyé sur son bâton.)

— Il ne dort pas peut-être... il attend... quoi ? qu'on veuille bien le tuer. Il prête l'oreille, et il entend l'heure tomber comme une goutte d'eau dans un vase qui va déborder. Misère et corde ! Quatre heures, plus que soixante minutes ! Il prend son bras et il compte les pulsations... ce sont les dernières ! Dans une heure, tout cela va s'arrêter, se raidir... le grand ressort sera cassé !... !

Dans les groupes qui l'entourent, une femme à mi-voix.

— Laissez-moi donc, mossieu Paul, je vous défends de me prendre la taille comme cela, si Alfred vous voyait... !

— Ça m'est bien égal ! je lui dirais bien son fait.  
— Oui, mais moi j'aime pas les affaires !  
— Voyons, à quelle heure peut-on vous voir ?  
— Voulez-vous bien vous taire ! D'abord, je ne veux pas causer de ça. Ici, c'est pas ce qui m'intéresse... Voyons, une bonne fois, voulez-vous me laisser ?  
— Vous êtes charmante !

Plus loin :

— As-tu encore de la saucisse ?  
— Oui, un peu.  
— Donne voir ?  
— Surtout que j'en ai assez, ça m'a altéré.  
— Allons boire !  
— Oui, pour qu'on nous prenne notre place... c'est que nous sommes rudement bien ici.

— T'as raison, mais ça ne fait rien, j'ai rudement soif !

Dans la foule :

— Ça y est ! voyons le porte-monnaie. Oh là là ! Quarante-trois sous ! je suis volé ! Mais il y a là-bas un bon groupe. Allons voir s'il y a moyen de travailler.

— Dis-donc, si c'était toi, tout de même ?  
— Moi, qu'ils y viennent voir ! Pourquoi qu'il s'est laissé prendre. C'est pas si difficile, après tout, d'égaler la curieuse. Qu'y me cherchent ! Le vieux a froid, à c't'heure ; c'est pas lui qui me dénoncera.

— A moins qu'il n'ait la *photographie* dans l'œil...  
— Ben oui ! J'y les ai crevés... (Ils rient).

Dans une victoria :

— Dis donc, est-ce que tu ne vas pas le lâcher, ton Jules ?  
— Ça me fait un effet, un si bon garçon.  
— Oui, mais pas le sou ! Il a perdu des sommes à la Bourse... Prends donc Anatole, il te renouvellera ton mobilier... et puis depuis quelque temps tes robes sont d'un passé, ma chère.

— On verra.

THOMAS VIRELOQUE, au pied de la guillotine. — Moins le quart ! On lui coupe les cheveux ! Les ciseaux sur le cou, avant-goût du couperet. Misère et corde ! et pour l'exemple ! Dire que cet homme attend... quel mot !

Attendre ! Rêver à cette pensée. L'homme se sent vivre, penser, raisonner. Le sang coule bouillonnant dans ses veines fiévreuses. Il compte les minutes, les secondes. Il regarde la lumière, comme s'il voulait absorber en quelques heures les effluves de toute une vie. Il touche de temps à autre ses bras, ses jambes, sa tête, et quand ses doigts effleurent son cou, il tressaille et frissonne. Puis il s'abîme dans cette idée : Etre ou ne pas être. Etre, c'est-à-dire pouvoir parler de demain, espérer, qui sait, se repentir peut-être, réfléchir à l'expiation, se sentir envahir par le regret, par les remords, et se dire : Oh ! si je vivais encore ! Sentir à chaque bruit qui résonne, une convulsion agiter tout son être, son cœur bondir, sa nature tressauter comme pour une révolte. Puis le bruit s'éteint. Ce n'était rien. On ne vient pas encore !

On ! qu'est-ce qu'on appelle on ? On, ce peut être la mort, mais ce peut être la vie aussi. Ce condamné, il voudrait que chaque minute durât un siècle, il jouit de la vie, il savoure le temps, il dégoûte les secondes qui s'écoulent comme fait un gourmet d'un mets délicieux. Mais, à d'autres instants, il voudrait hâter la marche de ce temps qui lui paraît trop lent. L'incertitude est horrible. Il préférerait être *fini*, savoir.

Puis il se dit : Après tout, la mort, qu'est cela ? On ne souffre pas sur l'échafaud. C'est l'affaire d'une minute. Après, l'oubli, l'immobilité. Mais peut-être a-t-il assisté à une exécution ; il a devant les yeux l'échafaud noir, le bourreau calme, le prêtre, les aides, la planche, les courroies. Et toutes ses fibres se rattachent instinctivement à la vie, comme des liens de fer.

Cette fois... c'est vrai. Il a entendu marcher. On

s'est arrêté à la porte de son cachot. Cette porte s'ouvre, des hommes paraissent. Le bourreau est-il parmi eux ? Non ! mais il ne viendrait pas encore... en aucun cas. Il faut d'abord que le rejet du recours en grâce soit notifié. Est-ce oui ?... Est-ce non ?... Être ou ne pas être ?... Qu'ils sont longs à entrer ! L'homme suit leurs mouvements avec une anxiété fébrile. Il étudie leurs visages. Ils vont parler... Terreur ! ils ont parlé.

On entend des cris, la foule s'impatiente ; il lui faut son guillotiné. On chante sur l'air des Lampions : *Co-lan-dard ! Co-lan-dard !*

— Allons, allons, un peu de patience, que diable ! il ne s'envolera pas.

L'heure sonne. Grand silence. La porte s'ouvre ; le condamné paraît. L'auditeur l'accompagne en lui montrant le crucifix. Colardard est pâle, mais son pas est ferme ; il tient la tête haute. Il monte seul les degrés de l'échafaud et jette un regard circulaire sur la foule.

On entend brüire un murmure :

— Bel homme, tout de même !  
— Et quel nerf, hein ! comme il vous a grimpé ça !  
— C'est toi qui piquerais ta carpe si tu étais là !  
— Tu verrais bien !

Le drame s'accomplit.  
La foule s'éloigne.

THOMAS VIRELOQUE, seul. — Misère et corde ! Qui ça empêchera-t-il de venir ici ?...

Le volume est suivi d'un certain nombre de pensées détachées, qui ne brillent point précisément par l'optimisme.

Comme tous les hommes taillés pour la lutte, notre ami est touché plus profondément qu'un autre par la bassesse et la lâcheté des hommes. Ce qui, chez le philosophe blasé, provoque un dédaigneux sourire, excite dans son âme des tempêtes d'indignation. Son style s'en ressent. C'est affaire d'âge et de tempérament.

Je prends au hasard quelques-unes de ces pensées, maintenant que j'ai donné le secret de leur amertume, je dirai plus, de leur violence.

Quand on fouille dans un égout, on peut trouver un diamant. Quand on fouille dans l'humanité, on n'y peut trouver que de la boue.

Dans la boue il y a cependant de l'eau qui a été pure et que l'on peut distiller.

L'excentricité est la négation de la force.

Répéter que l'on est honnête, c'est offrir de ne l'être pas.

Tout crime implique un réquisitoire contre la société.

Le dieu des chrétiens permet à Satan de tenter l'homme.

Que dit-on d'un tyran qui envoie des agents provocateurs ?

On le voit, notre rédacteur en chef n'y va pas de main morte, et ses idées ne seront point, j'imagine, du goût de tout le monde. Pourtant son livre a du bon, et sa misanthropie cache, croyez-le, l'ardent amour de la justice.

E.-A. SPOLL.

## Les Sept Sages de la Grèce

Il est incontestable que la révélation fort inattendue faite par M. de Cassagnac dans la mémorable séance du 4 février : « Nous sommes les sept sages de la Grèce ! » a dû profondément remuer les esprits, soit en France, soit en Europe, soit même par delà toutes les mers.

Vous avez beau croire aux revenants et avoir la persuasion qu'une assemblée, législative ou non, en regorge, si tout à coup un homme que vous pensez être un franc Limousin ou un brave Auvergnat, un bon Français enfin comme vous, si cet homme, dis-je, s'approchant, vous met la main sur l'épaule et vous crie à brûle-pourpoint : « Je suis un Grec, vieux de deux à trois mille ans, déjà mort et remort ! » avez-vous que vous aurez peine à vous défendre d'une certaine émotion.

Quoi qu'il en soit, il est aujourd'hui bien et dûment affirmé que les sept sages de la Grèce ont ressuscité à propos de bottes, et s'appellent de nos jours CASSAGNAC du Gers, CREUZET du Cantal, DELAMARRE de la Creuse, FOULDE de l'Allier, GEIGER de la Moselle, NOUAILHIER et CALLEY-SAINTE-PAUL de la Haute-Vienne.

C'est très-bien ! — Mais lequel de ces messieurs se nommait autrefois BIAS de Priène ou CHILON de Lacédémone ? CASSAGNAC a-t-il vécu dans la peau de THALÈS de Milet ou dans celle de SOLON d'Athènes ou de PÉRIANDRE de Corinthe ? PITTACUS de Mitylène a-t-il ressuscité dans CREUZET du Cantal ou dans GEIGER de la Moselle ? Faut-il chercher CLÉOBULE de Lindos dans l'un de nos deux Limousins ?

Voilà, selon nous, un gros point noir qu'il importe d'illuminer. Or, pour obtenir la lumière nécessaire, il suffirait de deux fils bons conducteurs ; en d'autres termes, il serait bon de connaître la vie antérieure et la biographie contemporaine de nos sept morts-vivants. Alors, des parallèles déterminées étant tirées, on ne manquerait pas d'arriver, par les procédés connus, à un résultat mathématiquement certain.

Pénétré de cette vérité et de son importance, nous nous sommes mis à la recherche de ces deux fils conducteurs. Voici le premier, tel que nous le devons à l'obligeance de Fénelon, dit le Cygne de Cambrai, de Plutarque, de Diogène Laërce et *tutti quanti*.

### RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

Il y a près de trois mille ans, nos sept fameux sages, alors Grecs pur sang, nageaient dans l'or, les honneurs et les dignités. — Publieraient-ils médisent des princes de leur temps, mais cultivent soigneusement leur amitié. — Tous les sept atteignent heureusement une extrême vieillesse, et chacun, après sa mort, obtient une statue.

Durant leur longue existence, ces vénérables personnages se réunissent souvent sous les arcades des forums ou sous les portiques des temples, et là, après quelques graves salamalecs, récitent en commun, à la face des dieux et des hommes, cette prière, fruit de leurs plus hautes élucubrations :

« Nous sommes des Grecs, donc nous ne sommes pas des Perses !  
« Nous sommes raisonnables, donc nous ne sommes pas des bêtes !  
« Nous sommes des hommes, donc nous ne sommes pas des femmes !  
« Merci, Jupiter, merci ! »

### RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS.

BIAS, — un vieux renard, — sauvant toujours sa queue de la bataille ; habile à ménager la chèvre et le chou ; se complait à engraisser des jeunes poules et à se désaltérer dans les eaux de l'hippocrène.

CHILON, — un hibou, — joue à colin-maillard ; croit aux sorciers et dit la bonne aventure ; n'aime ni les femmes ni les enfants ; meurt en apprenant que son fils unique vient de tuer un homme à coups de poings.

CLÉOBULE, — fils de roi et roi lui-même, — se lève tard et se couche tôt ; jambe fine, dents blanches,

Au même instant, une ombre se glissait le long des maisons, s'approchant insensiblement.

La belle Thérèse l'aperçut ; mais, au lieu de manifester la moindre émotion, elle fit un signe d'intelligence à quelqu'un qu'on ne voyait pas.

— Est-ce que vous avez encore peur, madame ? demanda Gauthié, qui se méprenait sur le mouvement de l'inconnue.

— Ne suis-je pas avec vous ? répondit celle-ci en donnant à sa voix une douceur extrême et en enveloppant le jeune homme d'un regard éloquent.

A ce moment la porte d'allée s'ouvrit.

— Suivez-moi, dit Gauthié.

Et ils entrèrent tous les deux.

Puis la porte d'allée se referma bruyamment, et ils s'engagèrent dans les escaliers, précédés d'une vieille femme jaunie et maigre comme un squelette, et qui portait en tremblant un flambeau de résine.

Quand ils furent dans la chambre, la vieille posa son flambeau dans un grand chandelier de cuivre qui était sur la cheminée, et se mit à jeter de hauts cris en apercevant cette femme à moitié nue devant elle.

— Oui, ma bonne Française, dit Gauthié, madame a été honteusement dépouillée par des voleurs.

— Par des voleurs ! juste ciel ! glapit la vieille.

— Oui, madame, dit Thérèse.

— Seigneur ! dans quel triste état ils vous ont mise !... Vous n'êtes pas blessée, au moins ?

— Oh ! non, rassurez-vous.

— Par des voleurs ! répéta la vieille en branlant la tête, c'est affreux !

Gauthié conduisit l'inconnue dans la chambre par-

teinte fleurie ; aime tout le monde et personne ; bon fils, bon père, bon époux ; adore les coq-à-l'âne.

PÉRIANDRE, — fou furieux de sang humain, — se marie avec sa mère malgré elle ; fait brûler un jour toutes ses concubines ; tue d'un coup de pied dans le ventre sa femme légitime et l'enfant qu'elle porte ; bon poète.

PITTACUS, — brave guerrier, — excelle à se débarrasser de ses ennemis par des coups de Jarnac ; difforme, sale et gras ; sent mauvais des pieds ; trompé et battu par sa femme, mais toujours content ; se plaît à tourner la meule de son moulin à blé.

SOLON. — Jeune encore, il reçoit sur la tête un petit coup de hache ; couvert de haillons, la corde au cou, un vieux bonnet crasseux sur la tête, il court les rues d'Athènes, et, monté sur les bornes, joue de la lyre ; va prendre l'air en Egypte et y copie quelques lois à l'usage des Athéniens ; abolit la contrainte par corps ; encourt le reproche de trop sacrifier à la bonne chère et aux caprices des dames.

THALÈS, — auteur estimé d'un système très-aquatique, — parle peu, mais feint de penser davantage ; mesure l'ombre des pyramides, cherche la source des vents et l'essence de la foudre ; se laisse choir dans un puits ; meurt d'un coryza.

Voilà donc notre premier fil ; mais nous n'avons pu encore nous procurer le second, indispensable pourtant à la production de cette lumière électrique dont le besoin se fait si généralement sentir.

N'est-il pas étrange que la vie antique de nos sept sages soit infiniment mieux connue que leur vie contemporaine ? Ce n'est pas leur faute, assurément.

On nous a assuré toutefois que ce second fil conducteur qui nous manque se trouve entre les mains du premier des sept sages, CASSAGNAC du Gers, qui fut BIAS de Priène ou Pittacus de Mitylène, ou... Mais rien n'est moins fixé que ce point de priorité !

Ce prince des sages, quel qu'il soit, est sommé de livrer ce fil précieux et de se prêter de bonne grâce à l'expérience reconnue nécessaire, laquelle, du reste, intéresse son honneur. Car, s'il s'y refuse ou si elle échoue, CASSAGNAC, tout sage des princes qu'il est, passera pour un *blagueur*. — Qu'il nous permette cette expression pittoresque, qui rend parfaitement notre pensée.

Qu'il le sache, déjà même certains détracteurs prétendent que si le fameux groupe s'était trouvé composé de dix, douze ou trente individus, Cassagnac aurait évoqué avec le même sans-façon le conseil des Dix, les douze pairs de Charlemagne ou les trente Bretons de Beaumanoir.

Seulement, ces mêmes envieux s'étonnent que l'homme du Gers ait si maladroitement joué du nombre sept, et qu'au lieu de rappeler intempestivement les sept sages de la vieille Grèce, il n'ait pas songé, sinon aux sept têtes de Phydre de Lerne, du moins aux sept couleurs de l'arc-en-ciel, aux sept notes de la musique, ou encore aux sept tuyaux de la flûte de Pan, dieu d'Arcadie ; d'aueuns vont jusqu'à soutenir que ce grand mystificateur avait hésité entre les sept vaches dévorantes de la Bible et les sept Anges précurseurs de l'Apocalypse.

A notre avis, tout cela n'est que calomnie et méchanceté.

Si notre immortel député ne s'était inspiré que d'un rapport de nombre, il aurait assurément aperçu les sept merveilles du monde : il y a là des phares, des mausolées, des colosses qui font le grand écart, des pyramides d'où l'on est contemplé par des légions de siècles, etc. — Rien de plus vrai, de plus frappant, de plus éloquent !

D'ailleurs, avait-il besoin de tout cela ? Il lui suffisait de s'écrier : *Voilà les sept Cassagnacs !* C'était assez !

Les sept Cassagnacs !

Mais j'entends là-dessous un million de mots !

Cassagnac...

Cassagnac ! ah ! Cassagnac ! oh !

On se sent, à ce nom, jusqu'au fond de l'âme. Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme !

tièlière de Ledoux, où il mit tout sens dessus dessous pour qu'elle fût mieux à son aise.

Cette chambre était assez coquettement meublée.

— Asseyez-vous là, dit Gauthié en faisant asseoir la jeune femme sur un canapé, et ne vous gênez pas, vous êtes chez vous.

Puis, décrochant un pardessus qui pendait à un porte-manteau, il le jeta sur les épaules de Thérèse, qui poussa un petit cri.

— Je vous ai fait peur ! dit-il.

— Un peu, oui.

— Je vous demande bien pardon, si j'avais su...

— Ah ! ça, mais qu'est-ce que vous me mettez là ?

— Oh ! rien !... prenez toujours ! c'est une vieille tunique...

— Ah ! par exemple ! vous êtes bien trop bon !

— Du tout. Voyons, couchez-vous bien... là... Remontez le col... c'est ça !... Voyez-vous, la nuit est fraîche...

— C'est vrai.

— Vous pourriez vous enrhumer... Ah ! tenez, voici votre affaire !

Et il courait prendre une espèce de tabouret qu'il venait d'apercevoir dans un coin.

— Mettez vos petits pieds là-dessus...

— Merci.

— Êtes-vous bien ?

— Très-bien !

Et elle se mit à sourire.

— Attendez, dit Gauthié, ce n'est pas tout... Vous avez eu de l'émotion, il faut boire quelq' te chose.

— Ah ! mais non ! je ne veux pas !

Les sept Cassagnacs !... ah !... oh !

Non ! non !... Cassagnac, le grand Cassagnac, n'est pas un mystificateur, un *blagueur* ! Il fournira, n'en doutez pas, le fil demandé... et l'on verra bien !

En attendant, tenons pour certain que la résurrection des sept sages de la Grèce est l'un des événements les plus significatifs de ce temps, si fertile en merveilles.

DENIS BRACK.

## BOURDONNEMENTS LYRIQUES

\* \* Dans nos estaminets, seuls, messieurs Goss continuent à exhiber des pantins de foire. Qu'ils s'en fassent mourir si bon leur semble !

\* \* Toutefois, ô public, sois bien convaincu que si M. Guillet a congédié les siens, ce n'est pas mes critiques ni son amour pour la chanson qui l'ont poussé à ce sacrifice.

Sachons-lui gré quand même des efforts qu'à notre profit la concurrence de l'établissement voisin l'oblige à commettre. Sa troupe, en ce moment, est des plus engageantes.

Trois artistes en vedette sur la même affiche : Renard, Busseuil, Brunet !

Vraj, c'est trop !

« M. Guillet, tu vas t'enrhumer » dirait Plessis.

\* \* Mme Noble, — une artiste, une véritable étoile parisienne et une jolie femme, — est actuellement la muse régnante à l'Eldorado.

Il y a cinq ans, Mme Noble, qui s'appelait alors Mme Delorme, chantait la romance au Café de Paris, sur la place des Célestins.

On nous demande si c'est à elle que Sixte Delorme fait allusion dans : *Elle me pleurera*.

Quelle mauvaise plaisanterie !

La chanson de notre ami est bien antérieure aux débuts sur les planches de Mme Delorme-Noble.

Et — autre preuve — cette charmante cantatrice n'a pas la moindre « large blessure » au front ?

\* \* *Elle me pleurera, Noël et Madeline* — cette pauvre toquée qui « sortait du bois » pour aller « sous les branches » — voilà des chansons qui commencent à me donner furieusement sur les nerfs.

Le public et les orgues de Barbarie ont suffisamment seriné ces *grands airs*. Or, — par grâce — Monsieur Renard, apprenez leur autre chose.

\* \* Pour employer ses loisirs au Casino, notre regretté *Eléazar* s'occupe à tapisser sa loge avec des plus ou moins bonshommes, découpés dans des journaux illustrés.

Tout son bonheur consiste à créer des situations extravagantes et à placer — avec à-propos — des têtes de mâles sur des épaules de femelles, et réciproquement.

Le commencement promet.

Encore quelques semaines de travail, et le *musée-Renard* pourra être signalé comme une des curiosités de notre ville.

\* \* Il y avait autrefois au Café d'Apollon un pauvre piston qui — outre sa partie à l'orchestre — cumulait encore l'emploi de comique et de romancier, se faisait souffleur à l'occasion et servait les consommations dans la salle.

M. Sylvani a quelque chose de ce garçon, il dit à volonté les basse-taille et les forts ténors, et chante — indis... tinctement — la romance ou la chansonnette. C'est trop pour un homme seul.

Il ferait mieux — se disant « unique interprète des œuvres de Pierre Dupont » — de consacrer son talent seulement aux interprétations — trop négligées à l'heure actuelle — des poésies bucoliques du grand chansonnier lyonnais, et de reléguer au second plan ses velléités de comique excentrique.

\* \* Nouveautés en action :

*Je suis de Nanterre, Ça y est*, chansons érotiques, dites par Mme Noble ;

— Je vous en prie... faites-le pour moi.

Tout en disant cela, il montait sur une chaise, prenait un petit cabaret qui se trouvait sur un rayon, et le posait sur le guéridon en face de Thérèse.

— Dites-moi !... qu'est-ce que vous aimez là-dans ?...

— Non, vrai, je ne veux rien.

— Oh ! tenez, un verre de madère ! rien qu'un verre ! pour me faire plaisir !

— Alors, je veux bien... mais pas plein !

— Eh ! bien, non, comme ça, seulement.

Et il remplit le verre, qui déborda.

— Assez ! cria-t-elle.

— C'est assez, n'est-ce pas ?

Puis il lui présenta le verre, qu'elle porta à ses lèvres.

— Attendez ! fit-il, nous allons trinquer ensemble.

Il se versa alors dans l'autre verre, et, le faisant tinter contre celui de l'inconnue :

— Je bois à vous, madame !

Elle le remercia d'un mouvement de tête et d'un sourire.

Cela fait, Gauthié alla prendre son chapeau, serra son ceinturon et dit adieu.

— Vous partez ? dit-elle vivement.

— N'est-ce pas ce que j'ai de mieux à faire ?

— Oh ! je vous en prie, ne me laissez pas seul !

— Vous voulez que je reste ?

— Oui ! dit-elle tout bas.

Le jeune homme jeta son chapeau sur un meuble, quitta son épée, et s'approchant d'elle :

— Je suis à vos ordres, lui dit-il, vous pouvez di-

Est-ce un sapeur? Est-ce un tambour? scie narrée par Mme Busseuil;  
 Le Barde gaulois, strophes nasillées par Renard;  
 Rengaines, mandolinées par Brunet;  
 Feuillette et fillette, vers de table, siroptées par Ytrae;  
 Je suis content d'être au monde, cri du cœur, lancé par le jeune Albert;

Faut pas tutoyer mon épouse, élucubration réaliste des auteurs de A Chaillot, racontée par Flaire, d'une façon gavarnesque. — Mes compliments à tous trois.  
 A quand cette poivrade : Vas dire à ta mère qu'a t'mouche?

\* \* En rendant compte de l'Œil-Crevé, les grands journaux de Lyon ont dit que cette pochade était due au chef d'orchestre du théâtre des Folies-Dramatiques. C'est une grave erreur que je tiens à rectifier.

M. Hervé est des nôtres : il est chef d'orchestre à l'Eldorado.

Et ce poste — moins glorieux peut-être que celui de Georges Hainl, à l'Opéra, — n'en est pas moins aussi lucratif.

M. Hervé, sans préjudice pour ses droits d'auteur, — au contraire — touche DOUZE MILLE francs par an!

Connaissez-vous sur le boulevard un théâtre qui puisse se payer un batteur de mesures à ce prix?

\* \* Dans ce même Œil-Crevé, le rôle d'Alexandri-vere — tenu ici par Belliard — a été créé à Paris par Marcel, cet infortuné comique, qui en 1862 fit construire cette salle de malheur, connue sous le nom de Folies-Lyonnaises, aujourd'hui Gymnase-Dramatique.

\* \* Villebichot et Horace Lamy s'associent pour ressusciter les Funambules — avec tréteaux et parades de saltimbanques.

Marguerite Baudin sera certainement de la troupe, mais, je me demande, quel emploi lui sera confié.

Celui de Debureau?

Ou celui de Vert-de-Gris.

JULES CÉLÈS

Nos lecteurs ont sans doute entendu parler de la nouvelle terre que l'on vient de découvrir près du pôle arctique.

Un Voyant lyonnais nous adresse à ce sujet une communication d'OUTRE-TOMBE, datant de 1863 et décrivant la nature et les habitants de ce nouveau monde.??!!

**EXTASE!**

Du 14 novembre 1863. 11 heures 1/2 du soir.

Voilà, dit le voyant, voilà la grande muraille de glace entourant le pôle qui s'ouvre; comme autrefois la mer Rouge s'ouvrit devant le peuple de Dieu, la montagne s'ouvre pour nous livrer passage... Ah! que cette terre est belle! quelle riche végétation! quelle douce atmosphère! C'est presque l'Eden! L'air est embaumé des parfums les plus délicieux; partout de la verdure, des fleurs, des fruits...! Que ces oiseaux sont gracieux et beaux; tout est calme, tout est paix; rien ne trouble, rien ne viole l'harmonie de la nature... Et ces ondes, quelle transparence, quelle limpidité! Je vois plusieurs poissons d'une beauté admirable, leurs écailles sont de nuances aussi variées que brillantes, on les dirait faites de saphir, d'émeraude, de topaze, d'annul-rile, de rubis et de diamants... Voici plusieurs mers dont les ondes semblent : les unes roses, les autres blanches, les autres bleues, les autres violettes...! Je vois des multitudes de petites fleurs qui croissent au fond de ces lacs, et qui, en se réfléchissant dans la limpidité des eaux, font croire à une coloration qui appartient à l'eau même...

Ah! voici ceux qui habitent les terres de nos pôles! ils entourent un de leurs grands-Prêtres, celui à qui Michaël a été député; ils le nomment : Naocras. Quelle simplicité dans sa vesture, mais quelle richesse d'harmonie. Il porte sur sa tête une couronne de baies d'églantier.

..... Il dit son action de grâces pour

poser de moi. Je ne vous connais que depuis une heure, mais je vous jure sur la mémoire de ma mère que vous n'avez pas d'ami plus fidèle!

— Je vous crois, dit-elle, et je suis si heureuse de vous avoir rencontré, que je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance.

— Vous ne me devez rien, dit-il vivement en s'asseyant à côté d'elle. Vous étiez en danger, je pouvais vous secourir, je l'ai fait, c'était mon devoir. Mais cependant si vous êtes aussi bonne que vous êtes belle, vous pouvez me rendre bien heureux, je vous le jure!

— Et comment?

— En me laissant voir, vous parler, vous entendre! Si vous craignez que je vous compromette, rassurez-vous. Le jour où vous exigerez que je disparaisse à jamais de vos yeux, vous n'aurez qu'un mot à dire, et, dussé-je en mourir, vous ne me reverrez pas!

— Vous m'aimez donc? demanda-t-elle doucement.

— Je ne sais, mais je sais bien que je donnerais ma vie pour vous!

Et en parlant ainsi, il lui prit la main, qu'elle ne retira pas.

Au dehors on n'entendait aucun bruit. La lune avait étendu sur la terre comme une immense gaze d'argent, et sa lumière si mélancoliquement poétique passait à travers les carreaux de la fenêtre et venait éclairer la figure de Thérèse.

Les deux jeunes gens restèrent longtemps muets, puis tout à coup, comme il venait de lui presser les

ce qu'il sait maintenant, de celle qu'il nomme : « la très-Dame du saint amour, la très-Dame de bon et prompt secours, de la très-Dame de grâce ». Il dit que DEMAIN il célébrera le sacrifice pour glorifier le Grand, l'Unique Créateur, dans ces créations et ces créatures que lui seul féconde et vivifie.... — APRES-DEMAIN, il l'offrira pour célébrer la grande réunion universelle de tous les peuples et de tous les mondes; grand fait qui leur est connu maintenant et dont ils savent que la réalisation est prochaine.

..... Ah! quelle agilité, quelle souplesse ont ces jeunes hommes, comme ils rampent avec grâce et harmonie; rien de forcé, de gêné dans leurs mouvements; malgré la force qu'ils déploient, ils ne paraissent en éprouver aucune fatigue...; leurs formes sont d'une beauté qui ne nous est pas connue, tout l'ensemble de leur corps est élégant et parfaitement proportionné. Sans avoir rien d'exagéré comme membres, ils semblent d'une force musculaire extraordinaire; l'air se joue dans leurs longues chevelures sans en mêler les soyeux anneaux, cela en fait ressortir au contraire toute l'harmonie et la grâce.

Ah! c'est que c'est naturellement que leurs cheveux forment ces longues boucles.

Sur leur front, qui est d'un modèle achevé, il y a un croissant (?) qui se voit très-bien, quoique les cheveux en recouvrent une partie. Les pointes de ce croissant naturel sont tournées en haut, à la perfection de leur front.

Ils lancent leurs montures en mille sens. Ces chevaux n'ont ni mors ni brides; ils n'ont point non plus de selle, ils en ont une naturelle.

Parmi ces hommes, je distingue trois nuances de peau bien tranchées. La première est plus blanche que la plus grande blancheur que nous connaissions;

La seconde est plus blanche encore;

La troisième est plus blanche que le marbre le plus blanc.

..... Quel admirable modèle! quel fini de formes et de traits! là, point de difformités, point d'exagération ils n'y a que les modifications qui constituent la personnalité distinctive de chaque sexe.

..... Cette population forme la race de Sem, de sang pur et vermeil.

UN VOYANT.

Nous tenons le manuscrit original à la disposition de nos lecteurs. Pour extrait conforme, J. F.

**CONCERT DE LA FANFARE LYONNAISE**

Le concert annuel de la Fanfare lyonnaise a eu lieu dimanche dernier au palais de l'Alcazar. Grâce au choix délicat des morceaux et au concours des principaux artistes de notre théâtre impérial, cette fête n'a pas été moins brillante que ses devancières. Une demi-heure avant, à l'heure indiquée par le programme, la salle était comble, et c'est à peine si les jolies retardataires, à qui Messieurs de la Fanfare offraient galamment leurs bras, pouvaient sans trop se froisser gagner leurs places. Ajoutons que l'exécution a été telle qu'on devait s'y attendre et que la réputation de ceux qui devaient y prendre part la faisait espérer. Nous ne pouvons pas en faire un compte-rendu détaillé, mais nous noterons en passant le succès obtenu par Mme Moreau, toujours très-jolie, avec l'air de Mignon et le grand air de Preciosa. Applaudissements, rappel, enthousiasme, le triomphe a été complet, il s'adressait selon nous plus encore à la beauté de la cantatrice qu'à son talent, talent réel, hâtons-nous de le dire. Très-applaudie aussi Mme Cortez dans l'air de la coupe d'Herculanum qu'elle a chanté d'une manière irréprochable. — M. Juillia, dans le grand air de Joseph, et M. Méric dans sa scène dramatique Un déserteur et sa romance Chantez petits grillons, qui lui a été demandé par le public, ont remporté un véritable succès et se sont fait vivement applaudir. M. Peschard, notre excellent ténor léger, qu'une indisposition avait tenu pendant quelques jours éloigné de la scène

..... mains, elle ferma les yeux et laissa tomber sa tête sur l'épaule de Gauthié.

— Thérèse! Je vous aime!

Alors, prenant la tête de la jeune femme dans ses mains, il lui déposa un long baiser sur les lèvres.

Elle frissonna, et, jetant ses bras autour du cou de son amant, elle s'écria d'une voix tremblante :

— O mon ami! que je voudrais mourir!

Au même instant la lumière s'éteignit, et la chambre ne fut plus éclairée que par le reflet pâle de la lune qui, se dégageant des nuages, montait dans le ciel.

La beauté de Thérèse éblouit Gauthié, et il crut à une hallucination ou à une apparition céleste.

— Oh! oui, je vous aime! murmura-t-il, je t'aime!

Et ils restèrent longtemps embrassés.

.....

Soudain deux heures sonnèrent dans la nuit.

Thérèse fit un mouvement, comme obéissant à une réflexion subite, puis alla ouvrir brusquement la fenêtre, et dit :

— Le jour va venir!

— Je comprends, dit Gauthié, vous voulez que je m'éloigne.

— Je vous en prie.

— J'obéis.

Et quand il fut prêt à sortir, il lui tendit la main.

— Adieu! dit-il.

— Adieu! répondit-elle.

— Je reviendrai ce matin. Adieu!

Dans l'autre pièce il trouva la vieille Françoise qui

vieillait en attendant le capitaine Ledoux.

est venu chanter l'air : Ange si pur, très-applaudi naturellement. — Mais les honneurs de la solennité ont été incontestablement pour le duo d'I Puritani chanté par MM. Marthieu et Barielle. Les mots de « LIBERTÉ » prononcés plusieurs fois ont électrisé la salle entière. Aussi les applaudissements et les bravos les plus frénétiques mêlés aux bis les plus persistants ont-ils éclaté de toutes parts à la fin du morceau. Les deux artistes ont dû revenir chanter la fin de leur duo et revenir encore, rappelés par le public avec enthousiasme.

Quant à la partie instrumentale, citons MM. Moulmann, Dutertre, Laussel, le directeur de la Fanfare lyonnaise et notre chef d'orchestre Joseph Luigini, MM. Nauwelaers et Fargues, tous noms qui se passent de commentaires, sans oublier non plus le petit Sénéce qui a joué un air varié pour piston avec beaucoup de bonheur.

La Fanfare lyonnaise a exécuté trois morceaux : une fantaisie sur l'Africaine, par M. Joseph Luigini, l'ouverture de la Muette de Portici, et l'admirable Marche aux flambeaux de Meyerbeer. Il est regrettable que ce morceau qui terminait dignement le concert n'ait pas été écouté avec plus de recueillement par le public. C'est une des meilleures inspirations du maître et son exécution par cette réunion d'artistes de talent si célèbre par les succès qu'elle a remportés dans tous les concours où elle a combattu ne pouvait qu'ajouter encore au plaisir des vrais amateurs de musique.

VICTOR CHAUVET.

P. S. N'oublions pas de citer aussi, ne fût-ce que pour mémoire, le Resurrexit inédit de M. Léon Palliard, un compositeur lyonnais croyons-nous, et que M. Barielle a très-bien chanté et dont il a rendu avec beaucoup d'art et de sentiment la teinte sombre et la mélodie fraîche et largement rythmée.

Dans une soirée intime, à la suite du concert, M. Luigini et ses sociétaires ont reçu avec une courtoisie toute particulière, de nombreux et éremonieux invités.

**THEATRES**

Paris.

Je ne ferai point — et pour cause — l'analyse du Crime de Faverne, un drame à la manière noire de MM. Barrière et Beauvallet. Non que la pièce ne le mérite, mais l'intrigue en est si compliquée que je craindrais d'être entraîné au-delà des bornes d'un article ordinaire.

D'ailleurs un fait prime tout, c'est l'immense succès de Frédéric-Lemaître, — aucuns disent la résurrection. — Dans ces dernières années on a plus d'une fois conseillé la retraite à ce grand artiste, et la cause en est bien simple : on voulait à trente ans de distance retrouver chez le vieillard la fougue et la vigueur de la jeunesse, et le revoir en 1867 tel qu'il était en 1830.

Les auteurs, et c'est là leur principal mérite à mes yeux, ont taillé à Frédéric un rôle en rapport avec son rôle et ses moyens actuels; et d'un personnage épisodique le génie de l'artiste a fait le principal intérêt de l'œuvre.

Maitre Zéphirin, le notaire, est une de ces créations qui font époque dans la vie d'un grand comédien. Comme Charles Bovary, le vieux notaire apprend après la mort d'une femme adorée qu'il a été trompé par elle et devient fou. Cette démence, qui traverse la pièce d'un bout à l'autre, c'est l'âme du drame, comme celle d'Ophélie, et c'est avec raison que M. Ulbach a pu dire que Frédéric par la seule force de son génie a mis du Shakspeare dans la pièce de MM. Barrière et Beauvallet.

A propos de Shakspeare et d'Ophélie, M<sup>lle</sup> Nilsson va dans quelques jours faire son début à l'Opéra, sous les traits de la pâle fiancée du prince de Danemark.

La jeune transfuge du Théâtre-Lyrique est, dit-on, fort contente de son rôle, et tout fait augurer un très-grand succès. Nous le souhaitons pour notre part, car la tentative aussi hardie que celle de M. Ambroise Thomas, mérite à tout le moins les sympathies les plus vives.

— Soyez tranquille, la mère, lui dit Gauthié, votre maître vous reviendra.

— Mon Dieu! pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé!

— Que voulez-vous qui lui arrive?

— Ah! est-ce que je sais, moi?... Mais les rues ne sont pas sûres. Prenez bien garde à vous, monsieur Gauthié... Ah! doux Jésus, s'en aller à ces heures!... Tenez, voici la loquettière... Voulez-vous des allumettes?

— Non, merci, la mère, la lune éclaire.

Et il descendit.

La vieille se rassit, les bras appuyés sur la table et la tête dans ses mains, car elle tombait de sommeil.

Tout à coup un bruit violent la fit tressaillir.

— Oh! c'est la porte d'allée qui se ferme! murmura-t-elle.

De son côté, Thérèse, en entendant ce bruit, courut à la fenêtre.

— Le voilà qui s'éloigne, dit elle.

Et elle prêta l'oreille pour mieux entendre le bruit des pas de Gauthié, qui diminuait, diminuait, pour finir par se perdre dans le lointain.

— C'est étrange, pensa-t-elle, mais je l'aime!

Puis elle se pencha à la fenêtre et regarda dans la rue.

Elle était déserte, et tout dormait dans un silence si profond qu'elle eut presque peur.

Elle resta un instant comme plongée dans ses réflexions, mais, secouant bientôt la tête d'un air résolu, elle s'écria :

— Allons! il le faut!

Vendredi l'Opéra-Comique va donner la 1<sup>re</sup> représentation du nouvel opéra d'Auber : Un jour de bonheur. A la dernière répétition générale les interprètes de l'œuvre on fait au toujours jeune représentant de la musique française une véritable ovation.

On cite déjà des choses charmantes dans la partition, entre autres, les deux airs de M<sup>lle</sup> Marie Roze et la romance de Capoul. Le prochain numéro du Refusé contiendra sans doute le compte-rendu de cet ouvrage.

Charles Potier, l'artiste plein de naturel et de finesse, vient de terminer ses représentations à l'Athénée. On dit que cet excellent comédien ne rentrera pas aux Variétés, dont le genre s'éloigne chaque jour davantage de celui auquel il doit ses anciens succès. On parle mais vaguement de propositions faites à cet artiste par le Gymnase et l'Odéon. Nous souhaitons vivement que ce bruit se confirme.

Le Figaro annonçait mercredi que l'on avait lu aux Folies-Dramatiques une parodie de la pièce d'Emile Augier, sous ce titre : Paul faut rester.

Un peu tard, M. Busnach; car il y a huit jours qu'une parodie de MM. de Jallais et Jaime fils se répète sous le même titre aux Bouffes-Parisiens.

Pour finir, un mot de M<sup>lle</sup> Nilsson. — Savez-vous comment la favelette suédoise a surnommé ces cocodès qui étalent à l'orchestre leurs gilets en cœur et leurs immenses cols rabattus : les décolletés parlants.

E.-A. SPOLL.

**Lyon.**

La première représentation de Robinson Crusoe, opéra-comique en trois actes, a eu lieu lundi au Grand-Théâtre, devant une magnifique chambrée.

Peu de dilettanti, ces messieurs se croiraient compromis en reconnaissant à Offenbach le titre de musicien, mais par contre beaucoup d'amis et de partisans du compositeur populaire.

Pour ces derniers, la soirée était intéressante; il s'agissait d'apprécier et de juger la nouvelle manière de maestro qui, pour la première fois, abordait la musique... académique!!! Hélas! disons-le courageusement, la tentative n'est pas heureuse, et le succès de Robinson a été plus que modéré.

Autant j'admire Offenbach dans la plupart de ses opérettes, autant je le critique et le blâme d'avoir voulu entreprendre un genre qui n'est ni dans son tempérament, ni dans son talent.

Dans le nouvel opéra, on s'aperçoit de suite que le maestro n'est plus chez lui; ce ne sont plus ses planches, ce ne sont plus ses personnages. Là, point de Schneider, de Dupin, et il n'y a qu'un chanteur qui interprète de la musique. Aussi, l'auteur a-t-il été gêné, retenu dans le choix de ses inspirations; pas un seul air qui ne sente le labeur, la recherche, et si, de loin en loin une fugitive étincelle d'autrefois vient illuminer un peu cette fade partition, ce n'est qu'un éclair, et l'auteur retombe aussitôt dans un dédale de phrases creuses et de réminiscences qui composent le fond de la musique de Robinson Crusoe. Pour ne citer qu'un exemple, l'ouverture, entre autres défauts, a celui de ne rien signifier du tout, et malgré les corrections de forme que l'on suppose y avoir été faites, le côté harmonique et même mélodique est complètement absent.

La pièce a été montée avec soin, et tous les artistes ont fait consciencieusement leur devoir.

En terminant, je tiens à déclarer que je préfère de beaucoup, au prétentieux galimatia de Robinson, la musique vive et gracieuse d'Hervé.

A Samedi prochain le compte-rendu des Sceptiques, constatons seulement aujourd'hui un véritable succès. Mme D'Herblay, MM. Bondois, Laty et Train ont bien mérité du refusé... des Français.

J. F.

Le Gérant : J.-N. CLERC.

LYON. — IMP. D'AIMÉ VINGTRINIER, RUE BELLE-CORDIÈRE, 14.

Alors elle tira de son sein un petit sifflet d'argent d'un très-beau travail et qu'elle portait suspendu à son cou, et l'approchant de ses lèvres, elle en tira un son que la vieille Françoise, qui avait fini par s'endormir, n'entendit pas.

Au même moment une ombre surgit dans la rue, et trois coups de sifflet semblables au premier répondirent.

Thérèse prit ensuite dans une de ses poches une petite boîte de fer blanc, en tira une échelle de soie qu'elle fixa solidement au balcon de la fenêtre, et qu'elle lança ensuite dans l'espace.

Une seconde après l'échelle se tendit et la soie criaît sous l'effort.

Une ombre montait.

Puis cette ombre, en approchant, prit un corps, et bientôt un homme apparut sur le balcon.

Il posa doucement le pied sur le rebord de la fenêtre et glissa dans la chambre.

C'était Cormeau!

(La suite au prochain numéro.)

**VIENT DE PARAITRE** chez BALLAY, 34, rue Tupin, les Propos de Thomas Vireloque, par Jules LERMINA, rédacteur en chef du Refusé.

Cette série d'études sociales, touchant aux questions les plus élevées, la peine de mort, la prostitution, la science, les inhumations, est appelée à un grand succès. Un vol. in-18 Jésus. — Prix : 2 francs.

L'Édition illustrée du Courrier de Lyon, qui est en vente au bureau des journaux, rue Tupin, est la seule donnant le texte exact de ce grand drame judiciaire.

L'ouvrage complet se vend 75 c. et 10 c. la livraison.